

mouchoir roulé autour des oreilles et passant par-dessus le képi. Les couvertures entourent leurs jambes. Les faisceaux se profilent en lignes régulières apparaissant encore, dans la lumière presque éteinte des derniers foyers mourants ; sur un des faisceaux, le drapeau du 145^e de ligne. Une grande paix, un grand silence. La nuit douce semble vouloir protéger de ses voiles le sommeil de ces braves gens. Et Jacques passe lentement entre ces groupes d'hommes, pour gagner la tente qui va lui servir de prison. Il pense à Marjolaine, à sa mère ! Il pense aussi à lui-même, à ses rêves si chers ! Instinctivement il tourne la tête et regarde, dans la nuit noire, des choses qu'il ne voit pas. C'est de ce côté-là que le colonel regardait aussi tout à l'heure, quand Fiche-la-Guigne expliquait :

— Vers la frontière.

Elle n'était pas loin la frontière ! quelques lieues seulement. Et Jacques soupire.

— Mon beau rêve, à jamais perdu ! murmure-t-il.

Et comme il s'est arrêté, un soldat lui dit avec douceur, croyant qu'il songe à s'échapper :

— Voyons, sergent, il faut marcher.

Jacques reconnaît la voix, c'est un soldat de sa demi-section.

— C'est toi, Belhomme ?

Il n'en dit pas plus et passivement obéit.

Au château, Cheverny était obligé de rendre compte à Marguerite et à Marjolaine de ce qui s'était passé. C'était une nouvelle épreuve douloureuse, puisqu'après son propre désespoir, il allait être le témoin du désespoir des deux pauvres femmes. Ce fut Mme de Cheverny qui, la première, l'interrogea :

— Georges, dis-moi tout ce que tu sais.

— Hélas ! ce que je sais ne vous satisfera pas, je le crains, car il y a, en tout cela, un mystère que j'ai essayé de percer, mais sans succès.

Et après avoir un moment réfléchi, il leur raconta ce que les deux jeunes gens avaient répondu quand il les interrogeait. Et au fur et à mesure qu'il avançait dans son récit, une pensée égoïste venait au cœur de Marguerite, ainsi qu'elle était venue tout à l'heure au cœur du colonel.

— Mon fils Bernard n'est pas coupable de ce meurtre ! Il est sauvé !

Rien ne lui criait encore, à cette pauvre mère en détresse, que l'autre était son enfant aussi, de sa chair, de son sang, d'elle-même, autant que Bernard. Rien ne lui disait que quel que fût le coupable, quel que fût celui qu'atteindrait l'inexorable châtiment attendu, c'était elle que ce châtiment frapperait ! Marjolaine, silencieusement, avait écouté le récit du colonel. La jeune fille essayait de démêler les motifs de ce duel, les raisons de ce meurtre. Elle n'avait pas de peine à arriver à la vérité. Jacques avait surpris la scène entre sa mère et les deux complices. Il avait voulu venger sa mère après que celle-ci fut partie, et il était intervenu. Mais le rôle de Bernard, en quoi consistait-il ? Ici, elle démêlait moins la vraisemblance. Bernard mêlé à tout ce drame, c'était Bernard au courant du secret de sa mère ; c'était Bernard ayant appris l'indigne substitution imaginée par Patoche ; c'était Bernard ayant voulu, lui aussi, punir Pierre Gironde.

— Oui, sans doute, murmurait Marjolaine, Bernard a tout appris, tout, excepté peut-être que Jacques est son frère.

Et repensant soudain à ce qui s'était passé tout à l'heure, à la profonde émotion de Bernard, au moment où, Jacques étant emmené par les soldats, il avait prié sa mère de l'embrasser bien fort, de l'embrasser comme elle l'embrassait, lui, Bernard, en repensant à cette scène poignante de désespoir contenu, elle se disait :

— Qui sait si Bernard ne connaît pas le secret tout entier ?

Mais le trouble de Marjolaine n'égailait pas celui de la comtesse. Que de pensées dans sa tête, en une seconde ! De même que Cheverny, elle se demandait :

— Pourquoi, comment Jacques et Bernard étaient-ils là ?

Elle avait laissé Gironde et Patoche en présence. Et tout à coup survenaient Bernard et le sous-officier. Dans quel but ? Elle avait donc été épiée par eux. Soupçonnaient-ils à quelle situation

désespérée Patoche l'avait conduite ? Mais pour cela, il eût fallu être dans la confiance de son triste et lourd passé ! Bernard savait donc ! Elle frémissait de honte et de crainte à cette idée. Et remontant dans les souvenirs de ces derniers et si cruels mois de sa vie écoulés depuis le retour de Patoche, elle se rappelait la grave et triste figure de Bernard un jour qu'elle s'était évanouie, une lettre de Patoche à la main expliquant tout. En reprenant connaissance, elle avait trouvé auprès d'elle Bernard, et la lettre gisait sur le tapis ! L'avait-il lue ? Quelle terreur elle avait ressentie à cette pensée ! Et comme elle le questionnait, voulant savoir, avec quelle profonde émotion il lui avait dit, en l'enveloppant de ses bras :

— Oh ! mère, je ne t'ai jamais tant aimée !

Mais s'il savait, lui, Bernard, que venait faire Jacques en tout cela ! Sa pauvre tête s'y perdit. Elle avait passé, en cette nuit, par tant de crises, qu'elle ne pouvait plus penser. Il y avait du trouble dans ses réflexions, et même, à force de larmes, ses yeux ne voyaient plus. Ce qui l'étonnait, aussi, c'était ce détail du récit fait par le colonel : Jacques et Bernard s'accusant, l'un pour sauver l'autre ! Certes, elle avait vu avec joie, entre les deux jeunes gens, leur amitié naissante, mais voilà que brusquement cette amitié se changeait en un dévouement fraternel. Pourquoi ? Si Jacques n'était pas coupable, comment pouvait-il aimer Bernard au point de perdre, pour le sauver, la vie et l'honneur, plus précieux que la vie ? Et si Bernard n'était pas coupable, à son tour, quelle si puissante affection pour Jacques lui faisait ainsi oublier, en s'accusant, son père, qu'il déshonorait en même temps qu'il se déshonorait lui-même, sa mère réduite au désespoir et qui mourrait des coups qui tueraient son fils, sa sœur Bernerette, si faible et si délicate, dont il n'ignorait pas l'amour et qui allait voir désormais avec horreur dans son frère, jadis chéri, le meurtrier de l'homme qu'elle aimait.

Le colonel laissa Marguerite et Marjolaine pour retourner au camp où, après le drame de cette nuit, sa présence pouvait être nécessaire. Les deux femmes restèrent seules. Mais elles avaient le cœur trop gros, elles étaient trop désespérées pour avoir la force de parler, pour échanger quelques consolations. Elles s'étreignirent silencieusement et rentrèrent chez elles. Bernerette, couchée de bonne heure, ne se doutait encore de rien et ce n'était pas ce qui préoccupait le moins Mme de Cheverny. Comment supporterait-elle une pareille catastrophe ? Elle n'avait plus reparlé de Gironde, depuis qu'elle avait vu que son penchant pour le jeune homme déplaisait à sa mère. Mais celle-ci ne se faisait pas d'illusions : elle voyait clairement que sa fille y pensait toujours. Souvent elle la surprenait pensive, vaguement souriante, comme si elle évoquait quelque gracieux rêve de son imagination. Mais, plus souvent, elle la voyait pleurer, ou essuyer furtivement ses larmes. A qui pensait-elle ? à Gironde. Qui la faisait pleurer ? Sa mère.

Marguerite avait, jadis, assez souffert de son amour pour Rémondet, pour comprendre ce que devait souffrir Bernerette et pour la plaindre. Aussi la nuit qui s'écoula fut-elle bien cruelle.

La comtesse ne dormit pas. Comment ferait-elle, le lendemain, pour cacher la vérité à sa fille ? Comment ferait-elle pour l'empêcher de voir ce cadavre, que la justice allait venir visiter demain, certainement ; que l'on mettrait sur un brancard ou dans une voiture d'ambulance et que l'on transporterait au campement ? Elle aurait beau rester auprès de Bernerette pour essayer de la distraire, l'emmener bien loin, s'il était possible. Un hasard ne la mettrait-elle pas au courant ? Et alors ? Elle tremblait, à cette pensée. Elle savait que, le matin, parfois Bernerette se levait de bonne heure et chaudement vêtue, allait courir au jardin autour des fleurs qu'elle aimait. Il ne fallait pas qu'elle sortit, ce matin-là. Et Marguerite écoutait sonner la pendule. Les heures s'écoulaient rapides et lugubres. Elle mit une fois la tête à la fenêtre et regarda du côté du pavillon. L'aube grise commençait à poindre.

Elle put distinguer les deux soldats de faction devant le pavillon où le cadavre de Gironde était étendu ! Il faisait froid. Elle referma la fenêtre. A la fin, dans son extrême fatigue, le sommeil la

gagnait. Elle lutta, ne voulant pas se laisser surprendre, songeant à Bernerette. Mais elle était si abattue que le sommeil fut le plus fort. Elle s'endormit dans son fauteuil, profondément.

Le soleil était levé et Bernerette, matineuse, n'ayant, la pauvre, nul soupçon de ce qui s'était passé en cette nuit dramatique, sortait de chez elle. En septembre les matinées sont déjà fraîches. Elle aimait ces fraîcheurs presque hivernales. Cela la reposait des lourdes chaleurs de la journée de la veille et la préparait aux chaleurs de la journée qui commençait. Elle gagna le jardin, cueillit des fleurs encore froides de la nuit et baignées de rosée glacée. Elle alla jusqu'au bois des Aulnes, s'y promena quelque temps, le traversa et sur l'autre lisière s'arrêta. Toute la belle campagne lorraine s'étalait devant elle, dans sa variété magnifique et sa vigueur de dessin. Le soleil levant chassait les nuages et il éclatait ruisselant dans le ciel d'un bleu pâle, comme un brasier d'argent en fusion. Et cette campagne semblait vivre, ce matin, d'une vie plus intense que d'habitude. Aux chants des oiseaux, que l'automne faisait plus rares déjà, aux mugissements des troupeaux, aux cris des coqs, aux hennissements des chevaux, aux abois des chiens de toutes les fermes environnantes, bruits de tous les jours, se mêlait à cette heure, et seulement pour un matin, une rumeur mystérieuse qui semblait venir de tous les côtés à la fois, réveil de tous ces régiments cantonnés ou bivouaquant aux environs. Des appels de clairons, d'infanterie ou de cavalerie, déchiraient l'air de leurs notes aiguës. Des équipages s'ébranlaient, là-bas, derrière les coteaux, et des roulements sourds, qui faisaient gémir la terre, indiquaient le passage de l'artillerie.

Pour qu'elle conservât son calme d'esprit, Mme de Cheverny n'avait pas prévenu sa fille que le 145^e campait aux environs et très près des Aulnaies. Mais Bernerette savait que le régiment était non loin d'elle, quand même, peut-être à quelques lieues, peut-être à quelques kilomètres, et elle pensait que dans ce régiment se trouvait un officier qu'elle aimait et auquel, à Nancy, chez sa mère, la veille du départ, elle avait presque avoué son amour ! Oui, Gironde était là ! Puisque cet amour déplaisait à sa mère, la jeune fille s'était promis de ne jamais plus en reparler. Mais elle le conservait, du moins, précieusement tout au fond de son cœur. Elle y pensait toujours. Et cet amour, au lieu de s'effacer, au lieu de s'éteindre, revivait de lui-même et se réchauffait à son propre foyer.

— Pierre ! murmurait-elle de temps en temps, comme si elle avait voulu donner de la réalité à son rêve, mon Pierre !

Sur la route qui va de Borange aux Aulnaies, elle aperçut tout à coup plusieurs voitures. Il y avait des carrioles, des charrettes de paysans. Elle n'y eût pas autrement prêté d'attention si une voiture d'ambulance, conduite par un soldat ayant un autre soldat sur le siège auprès de lui, n'avait paru prendre le chemin du château. Et cette voiture était suivie de deux gendarmes à cheval, un gendarme et un maréchal des logis, et d'un médecin militaire. Machinalement elle les suivait des yeux. Le chemin bordé de sapins qui dessert particulièrement les Aulnaies tombe sur la route à un kilomètre environ du château. Ce fut ce chemin-là que prit la voiture. Bernerette, à la croix rouge, à la forme de la voiture, avait facilement reconnu les ambulances, mais elle n'avait nulle crainte, nul soupçon. Seulement elle se demanda :

— Pourquoi cette voiture, si tôt au château ?

Car le chemin que la voiture venait de prendre ne conduisait qu'aux Aulnaies. Bernerette traversa le bois des aulnes. Et de l'autre côté, elle aperçut soudain les factionnaires qui gardaient le pavillon. Cela l'étonna. Des soldats au château ? Cela était tout naturel. Mais elle n'avait entendu aucun bruit d'arrivée de troupes dans la nuit. Et pourquoi montaient-ils la garde, ceux-là ? On avait donc établi le poste à cet endroit ? Elle les regardait, amusée, quand le roulement des roues sur le gravier et le bruit de plusieurs chevaux lui firent tourner la tête. C'était la voiture escortée des gendarmes.

— C'est là sans doute, fit le maréchal des logis en désignant le pavillon.